

HOMMAGE AU MOUDJAHID ABANE? LEADER DE LA REVOLUTION (1955 - 1957)

L'esprit de résistance

PAR MAHFOUD BEN NOUNE *

En lisant Qassamen, Abane rencontra comme l'écho de sa propre pensée. En effet, dans son premier tract, diffusé à Alger au début de 1955, il écrivait : «Les fils du peuple algérien ont juré de vivre libres ou de mourir.»

Cet hymne, en galvanisant les combattants, les militants et la majorité écrasante du peuple algérien, a créé les conditions subjectives à la poursuite de la Révolution jusqu'à son terme. Il a donné un sens au combat et aux sacrifices humains et matériels consentis par d'innombrables patriotes. Par ailleurs, la croissance rapide du FLN a fait sentir à Abane la nécessité de lancer un organe de presse qui portera haut et fort «la voix de nos combattants (moudjahidine)». C'est ainsi que dans le bulletin de naissance d'El Moudjahid n° 1, (le combattant), publié pour la première fois le mois de juin 1956, Abane écrit : «S'ajoutant à la résistance algérienne (il) sera le porte-parole autorisé du FLN et le miroir de (l'ALN).» La raison d'être de cet organe de résistance fut expliquée par son concepteur en ces termes : «La portée politique immense de la guerre en cours, les exploits prestigieux des moudjahidine, les souffrances inouïes, qu'avec un rare esprit de sacrifice, le peuple algérien subit du fait de la soldatesque impérialiste avaient besoin d'être connus.» En effet, dès sa naissance, El Moudjahid est considéré comme un instrument de défense de la liberté, de l'intégrité et de la dignité des Algériens et de leur droit inaliénable à l'autodétermination. Par conséquent, il se doit «d'exploiter et de diffuser la vérité sur la guerre d'indépendance, sur ses buts de paix, prolonger les succès militaires de l'ALN et consolider l'union du peuple algérien, cette union dans le combat et le sacrifice dont n'est capable qu'une nation en mesure de présider totalement à ses destinées». Et pour préciser clairement sa pensée et éviter des ambiguïtés, l'auteur du bulletin de naissance d'El Moudjahid ajoute : «D'aucuns s'étonneront, sans doute, du choix du titre qu'ils pourraient croire inspiré par un quelconque sectarisme politique ou par un quelconque rigorisme religieux, alors que notre but est de nous libérer d'un carcan colonialiste dénationalisant, pour une démocratie et une égalité entre tous les Algériens sans distinction de race ou de religion.

Il faut répondre. «Le mot djihad» (guerre sainte), duquel dérive «el moudjahid», compris en Occident chrétien dans un sens borné et restrictif, serait symbole d'agressivité religieuse. Cette interprétation est déjà rendue absurde par le fait même que l'Islam est tolérant et que le respect des religions, en particulier le christianisme et le judaïsme, est une de ses prescriptions fondamentales, d'ailleurs mise en pratique au cours des siècles. Le djihad, réduit à l'essentiel, est tout simplement une manifestation dynamique d'autodéfense pour la préservation ou le recouvrement d'un patrimoine de valeurs supérieures et indispensables à l'individu et à la cité. Il est aussi la volonté de parfaire continuellement et dans tous les domaines. Il se trouve que l'Islam fut précisément en Algérie le dernier refuge de ces valeurs pourchassées et profanées par un colonialisme outrancier. Est-il étonnant dès lors que, se recouvrant d'une conscience nationale, il vienne contribuer au triomphe d'une juste cause.

Ainsi, ce mot djihad a nécessairement évolué avec le temps et s'est précisé. S'adaptant au monde moderne, en ce milieu du XX^e siècle et en ce qui nous concerne plus particulièrement, il met davantage en relief la volonté inébranlable, la concentration de l'effort, l'esprit de sacrifice total jusqu'au martyr en vue de la destruction totale du système rétrograde existant. Il ne comporte aucune haine religieuse ou raciale, aucun exclusivisme ni conformisme, si ce n'est celui de la nécessaire unité pour la victoire finale. Le djihad ainsi compris est la quintessence du patriotisme libéral et ouvert. C'est le soldat de l'ALN, c'est le militant politique, l'agent de liaison, le petit berger qui renseigne, la ménagère de La Casbah qui commente les événements, le petit écolier d'Alger qui fait grève, le sabotage économique, l'étudiant qui rejoint le maquis, le diffuseur de tracts, le fellah, qui avec sa famille, souffre et espère. En un mot, c'est cet ensemble d'efforts emportés par la roue de l'histoire, guidés par le FLN et convergeants vers un but unique, l'indépendance du pays...» Un événement important,

qui a lui aussi inversé les données de la situation de l'insurrection du

1er Novembre, fut l'assaut lancé par Zighoud le 20 août 1955 dans le Nord constantinois. Ce qui a amené Abane à dépêcher dans cette région Amara Rachid et Mezhoudi Brahim pour rétablir les liaisons, s'enquérir de la situation et consulter Zighoud sur un certain nombre de sujets. Quelque temps après leur retour dans la capitale, nous fumes à notre tour chargés par Zighoud et Ben Tobbal d'aller à Alger pour remettre un message à Abane, dans lequel était émise, pour la première fois, l'idée d'un congrès national. Après avoir discuté avec lui, il nous présenta Dahleb et Ouamrane, chef de la zone IV (Algérois). Contrairement à ce qu'affirment Khalfa Maameri, dans la biographie de Abane P.199, et Benkhedda dans La Tribune du 18 août 1999, l'idée d'un congrès national fut celle de Zighoud. D'ailleurs, Ouamrane, lui-même, le confirmera en 1984, en notre présence et celle de l'historien Daho Djebal, en ces termes : «Vous vous souvenez bien, dit-il à Ben Tobbal, tout a commencé par une lettre que vous nous avez envoyée par Mahfoud Bennoune où vous suggériez l'idée d'une rencontre à l'échelle nationale. Cette lettre a été étudiée par Abane... et par moi-même. Nous avons tous convenu, à ce moment-là, que nous étions prêts pour une telle rencontre. Le frère Youcef (Zighoud) estimait que le moment était venu d'unifier notre action politique et militaire, notre organisation et nos communications. Il était temps, selon ses propos, de désigner une direction politique et militaire à l'échelle nationale. Nous avons donné notre accord à vos propositions et nous avons transmis la lettre à Krim, qui, lui aussi, a accepté le principe.» Cependant, si la paternité du projet du congrès revient à Zighoud, son véritable architecte était indiscutablement Abane. Il a, en effet, joué un rôle déterminant dans sa préparation, son organisation et succès. Nous en portons ici témoignage en tant que responsable des relations de la zone II avec Abane, de la fin de l'année 1955 jusqu'à la tenue du Congrès, le 20 août 1956 et plus tard, en tant que correspondant de la wilaya II auprès du CCE (Comité d'exécution et de coordination), installé à Alger. Nous avons pu alors le voir à l'oeuvre, animant, en véritable leader national, ce comité issu du Congrès de la Soummam. Aux plans national et international, le Congrès fut d'une portée considérable. La plate-forme, qui y avait été adoptée, a non seulement élaboré une stratégie globale de la Révolution, précisé une doctrine politique cohérente, redéfini ses objectifs, mais aussi permis de dégager des structures horizontales et verticales en mesure de canaliser les énergies les plus créatives du peuple algérien. En outre, elle a affirmé les principes fondamentaux qui sous-tendent le fonctionnement des institutions mises en place lors de ce congrès tels que la primauté de l'intérieur sur l'extérieur et la primauté du politique sur le militaire. En unifiant pour la première fois l'Algérie en guerre, le Congrès de la Soummam a effectivement transformé une insurrection décentralisée en une révolution nationale structurée, coordonnée et centralisée, ayant une stratégie, des instances législatives et exécutives, représentées par le Conseil national de la révolution algérienne (CNRA), composé de 17 membres titulaires et de 17 suppléants, cooptés en fonction d'une représentation des différentes tendances politiques, et de 5 membres désignés par le congrès et constituant le CCE, véritable organisme d'exécution des décisions du «parlement» de l'Algérie en guerre. En d'autres termes, malgré certains problèmes engendrés par l'absence des membres de la délégation extérieure du FLN, le congrès, dont le succès est dû, pour une large part, à l'effort titanesque déployé par Abane et ses proches collaborateurs (Benkhedda, Dahleb etc.), a rendu la victoire finale de la guerre de Libération nationale inéluctable. Comment donc un tel homme peut-il être accusé, 43 ans après le Congrès de la Soummam, et sans même l'ombre d'une preuve, d'intelligence avec l'ennemi ? Les divergences qui ont surgi entre lui et les «militaires» après l'arrivée des membres survivants du CCE à l'étranger, étaient d'ordre strictement politiques et feront ultérieurement l'objet d'une autre contribution. En effet, une fois installé à l'extérieur du pays, le CCE est passé de 5 à 9 membres parmi lesquels seulement 4 «civils». Deux politiques du premier CCE, proches collaborateurs de Abane, Benkhedda et Dahleb furent limogés. Et les principes de la primauté du politique sur le militaire et de l'intérieur sur l'extérieur furent abolis. Vigoureusement opposé à cette nouvelle orientation, Abane «est devenu, selon l'un des membres du CCE, (dits militaires) un danger pour la révolution. (sic !) Pour tout ce qui s'est fait à Alger... Il a pris les décisions seul et sa démarche devient de plus en plus personnelle. Il devient de plus en plus arrogant et se comporte en chef suprême de la Révolution. (sic !)». Il apparaît donc clairement que Abane s'était rendu coupable par son dévouement, son abnégation, son dynamisme, sa compétence et sa clairvoyance. Un homme de cette envergure, et il en est tout excusé, ne pouvait en fait éprouver que mépris à l'égard de la médiocrité et du manque d'intelligence politique. Pour notre part, nous retenons de lui, et par-dessus tout, son amour infini de la liberté pour lui et les siens et pour laquelle il n'a reculé devant aucun

amour même de la liberté pour lui et les siens et pour lesquels il n'a reculé devant aucun sacrifice. Et selon l'aphte expression de G. WH Hégel, l'un des plus grands philosophes des temps modernes, : «C'est seulement par le risque de sa vie que l'on conserve la liberté.» C'est donc en homme libre qu'est mort le leader de fait de la Révolution algérienne (1955/1957). Mais les conséquences de son élimination par ses pairs «militaires» continuent d'influer négativement jusqu'à aujourd'hui sur l'évolution politique de l'Algérie.

Cependant, et sans vouloir justifier le sort tragique de Abane, il nous faut relativiser pour mieux assumer notre histoire dans tous ses aspects positifs et négatifs : il n'est pas en soi exceptionnel. En effet, comparée à d'autres grandes révolutions des temps modernes, de la Révolution française de 1789 à la Révolution russe de 1917, dont les leaders leur ont rarement survécu, la Révolution algérienne a été la plus économe de la vie des siens. Il est du reste universellement admis aujourd'hui que «les révolutions ont... tourné le dos à la démocratie. L'ère des révolutions a conduit par des chemins sinueux à la terreur, à la répression du peuple au nom du peuple et à la mise à mort des révolutionnaires au nom de la révolution». Mais dans tous les pays où se sont déroulées ces révolutions, la nécessité du retour à la démocratie a fini par l'emporter. Aussi, pour nous Algériens, lutter aujourd'hui pour la restauration d'une démocratie réelle et solidaire, c'est honorer l'esprit de résistance de Abane et de tous les martyrs de la Révolution. Ce qui implique le règne absolu du droit et la soumission des forces de coercition au contrôle politique exercé par les responsables des instances véritablement élues par le peuple souverain. Car la civilisation ne peut se développer dans une société où la force fait loi. Le message de ce grand militant à la cause nationale contenu dans les principes définis dans la plate-forme de la Soummam reste d'une brûlante actualité.

Mahfoud Bennoune

Alger, le 20 août 1999

(*) Membre de l'ALN (1955/1962) auteur notamment de : *The making of contemporary Algeria, 1830/1987*, Cambridge University Press, Cambridge 1988 ; *Esquisse d'une anthropologie d'une Algérie politique*, Marinoor, Alger 1998.

Les Algériennes, victimes d'une société néopatriarcale, même éditeur, Alger 1999.